EXTRAITS
(°) aparté
Le billet des ami·e·s
des éditions Théâtrales

LES NOURRITURES THÉÂTRALES

Le roi mange

Il faut manger, de Howard Barker, traduit de l'anglais par Élisabeth Angel-Perez, 2007

Élisabeth Angel-Perez, professeure d'université et traductrice

Ce qui m'émeut dans cette pièce, c'est qu'autour de la figure historique du roi Charles VII, mort de faim par peur d'être empoisonné, Barker cerne l'humanité tout entière et sa fragilité. C'est là tout le paradoxe des « deux corps du roi », le corps politique qui perdure et le corps naturel qui passe, selon la théorie de Kantorowicz. Réduit à un corps affamé, le Roi, au comble du pouvoir, comme Lear à moitié nu sur la lande, n'est plus qu'un homme qui lutte pour sa survie.

Le thème de la faim est omniprésent dans le théâtre anglais contemporain. Ses projections scéniques sont toujours extrémistes ; dans ce théâtre on ne mange jamais normalement : de la famine (le biscuit de Nagg et Nell dans *Fin de partie*, de Samuel Beckett), de l'anorexie (*Shopping and Fucking* de Mark Ravenhill), on passe à la goinfrerie grunge (Hippolyte dévorant hamburger sur hamburger dans *L'Amour de Phèdre* de Sarah Kane), au cannibalisme nécrophage (*Anéantis*, de cette même autrice) et aux images eschatologiques des « obèses qui mangent leur propre gras » dans *Du ciel tombaient des animaux* de Caryl Churchill.

Dans l'attention qu'il porte à la nourriture – ou à son absence – Howard Barker ne fait pas exception. Alors que Lvov est dévoré par ses disciples dans une réécriture perverse de l'eucharistie (*La Cène*), le roi d'*Il faut manger* refuse toute nourriture. Comme hanté par la figure de la nouvelle de Kafka, *Un artiste de la faim*, Charles VII nous offre le spectacle de son corps affamé. Il s'inflige, en retour, le spectacle de son serviteur qui méthodiquement goûte les mets. Pour seule nourriture, il s'autorise le salpêtre des murs, et les mots eux-mêmes qui, pour combler le vide, prennent place dans sa bouche.

Barker, plus que le délire paranoïaque, travaille ici la vulnérabilité face au pouvoir des mots. Plus forts que tout, les mots viennent contredire les gestes : le plat, pourtant largement innocenté, sera rejeté. ●